

CULTUREART



Gigantisme. Charles Ray, né en 1953, sculpteur et joueur. À g., détail de « Boy with Frog » (2009) ; à dr., « Fall '91 » (1992).

Charles Ray et ses fantômes

À la Bourse de Commerce et au Centre Pompidou, deux expositions présentent conjointement l'œuvre superbement hantée de l'immense sculpteur américain.

PAR CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

C'est une ruine, une épave, un cadavre de tôle. Une voiture fracassée par un monstrueux accident, mais d'un blanc-gris si parfaitement uniforme qu'elle en acquiert une beauté, une pureté, presque une sérénité de mausolée. En fait non, ce n'est pas une voiture fracassée : c'est la sculpture d'une voiture fracassée. Un double, remodelé à l'identique, patiemment, pièce par pièce, en fibre de verre, d'après la véritable voiture où la mort s'est invitée. Car c'est une « *histoire de fantômes* », explique l'artiste, surgissant comme l'un d'eux à côté de nous, dans l'immense salle du Centre Pompidou. Il est pourtant bien vivant et incroyablement précis, Charles Ray, né à Chicago en 1953 et



Modèle réduit. « Puzzle Bottle » (1995).

devenu l'un des plus grands artistes de notre temps. Sous son bonnet de laine et sa dégaîne cool, ses petites lunettes soulignent des yeux clairs et vifs qui semblent scruter votre âme et vos organes à travers votre peau. « *Si les fantômes existent, est-ce qu'ils hantent le lieu réel de leur mort ou l'objet par lequel elle est survenue ? Est-ce le lieu exact qui est important, ou est-ce que ce sont ses lignes, la géométrie et la topologie de cet objet, qui sont hantées par le fantôme ?* » interroge-t-il. La réponse, c'est cette œuvre, *Unpainted Sculpture*. « *J'ai acquis cette voiture accidentée chez un assureur de Detroit. Le conducteur y était mort et je sentais sa présence à l'intérieur, explique-t-il. J'ai démonté l'épave et moulé chacune de ses pièces, extérieur et intérieur, pour la réassembler dans la perfection de sa distorsion. Arrachée à* ■■■

NICOLAS SIEFF - PHAULT COLLECTION © CHARLES RAY - © CHARLES RAY COURTESY "THE WATSONS" GALLERY
PHOTOGRAPH BY RETO PEDRINI, ZÜRICH, SWITZERLAND/USSE - © CHARLES RAY COURTESY "OF THE ARTIST" PH
© 2020 DIGITAL IMAGE WITHIN MUSEUM OF AMERICAN ART / LCC/NEED BY FCALA



Proximité. « Horse and Rider » (2014).



Perfection. Détail de « Young Man » (2012).

■■■ *son lieu, elle est toujours hantée par son fantôme, même si je ne crois pas aux fantômes.* » Les « ghosts », il en parlera pourtant tout au long de notre échange, comme pour souligner le fait que la présence de la mort dans la vie rend cette dernière, peut-être, plus précieuse encore.

On a rencontré Charles Ray il y a quelques années à travers l'une de ses œuvres les plus frappantes et les plus poétiques. Un enfant géant, dressé, nu et invulnérable, à l'extrême pointe de la Pointe de la Douane, à Venise. Éblouissant sous le soleil, qui faisait scintiller son corps de fibre de verre peint en blanc. Écho contemporain du *David* de Donatello, lisse comme un Canova, il brandissait d'un poing ferme une grenouille tenue par la patte, juste sous ses yeux apparemment vides, sans pupilles, un regard que le spectateur devait imaginer comme il le fait devant certaines statues antiques. Innocence ? Cruauté ? Allait-il lui rendre sa liberté en la relâchant dans le grand canal ou bien lui faire du mal ? Tout ce qui fait l'imprévisibilité de l'enfance qui se frotte au monde était là, dans ce *Boy with Frog*, commande de François Pinault (propriétaire du *Point*) aujourd'hui exposée à la Bourse de Commerce, où l'on a suivi Charles Ray après le Centre Pompidou. Les deux institutions présentent en effet conjointement le travail de cet enfant terrible de l'art, très peu montré en France, et rassemblent – un exploit – presque un tiers de tout



Accident. « Unpainted Sculpture » (1997).

Carte blanche

Charles Ray fait l'objet de deux expositions, à la Bourse de Commerce (jusqu'au 6 juin) et au Centre Pompidou (jusqu'au 20 juin), issues respectivement d'un dialogue de l'artiste avec Caroline Bourgeois et avec Jean-Pierre Cricqui. Catalogue commun (216 p., 45 €).

ce qu'il a sculpté dans sa vie (une centaine d'œuvres) pour la première fois à Paris. « *Vingt-six tonnes* », précise Charles Ray, d'acier poli, de bois, de fibre de verre, d'aluminium, de ciment et de cette nouvelle matière, un papier fabriqué à la main dans son atelier, à la fois malléable et résistant, qui donne à certaines pièces, comme ce tout récent Christ détaché de sa croix (*Crucifix or Study after Algardi*, 2021) montré à la Bourse de Commerce, une légèreté d'ange. *Boy with Frog* nous toise. Son créateur nous le décode. « *Je devais subir une lourde opération à cœur ouvert. Quand François Pinault m'a parlé de cette commande, je lui ai dit que j'adorerais la faire. J'ai*

© COURTESY PINAULT COLLECTION. PHOTO AUBREY JENKINS. PINAULT COLLECTION. CHARLES RAY. COURTESY MATTHEW MARKS GALLERY. © CHARLES RAY. COURTESY OF THE ARTIST. PHOTOGRAPHY JOSH WHITE

tout de suite vu un garçon avec une grenouille: la grenouille était mon cœur, et le garçon, celui qui pourrait en deux dans les dissections des cours de biologie de ma jeunesse...» L'enfance, la nature, et le beau risque de s'y confronter: la connaissance, aussi. « *C'est dans l'espace entre le garçon et la grenouille que réside sa signification, et même son armature*, reprend l'artiste, qui lance: *I'm a spacer*», un «espaceur»... Un arpenteur de grands espaces, aussi: Charles Ray cite le philosophe antique Plotin dans le texte (« *Ne cesse jamais de sculpter ta propre statue*»), mais randonne chaque matin dans l'aube américaine au contact des étoiles et des pumas. Au Centre Pompidou, il faudra aussi voir ce gigantesque tronc de chêne (*Hinoki*) arraché à sa corruption inéluctable et, à l'air libre, les *Huck and Jim* sortis du chapitre 19 des *Aventures de Huckleberry Finn*, tous deux blancs et nus au bord des eaux d'un Mississippi invisible. Ils se frôlent mais ne se touchent pas. « *Don't touch*», répète d'ailleurs obstinément Charles Ray à qui s'approche trop de ses créations: ne pas rompre l'espace, ne pas déranger les fantômes. Elles semblent pourtant appeler le contact par leur proximité, ces sculptures sans socle, comme le cavalier installé devant la Bourse de Commerce (*Horse and Rider*), 10 tonnes d'acier inoxydable en hommage subversif aux canons de la grande statuaire avec laquelle l'artiste ne cesse de jouer. Il s'y est d'ailleurs représenté lui-même, mais voûté, fourbu et sans rênes pour diriger le cheval. Son poing flotte au-dessus de l'encolure. *Don't touch*.

«Espaceur». Charles Ray fait de son corps le matériau essentiel de son œuvre, mais il capture aussi l'image d'anonymes sculptés en argile puis en fibre de verre avant d'être produits dans leur matière définitive. Parfois, ils sont numérisés et transformés en modèles 3D pouvant être extraits d'un bloc d'acier par un usinage extrêmement sophistiqué. Comme cette femme endormie sur un banc, y reposant désormais pour l'éternité. Un nain gît face contre terre: « *Si l'on est croyant, c'est un ange tombé du ciel, si l'on ne l'est pas, c'est juste un accident.* » Sur son corps en ciment, une poussière étincelle: optons pour la première possibilité. Est-il vraiment terrestre, ce tracteur à chenilles brillant comme de l'argent, lui aussi désossé et sculpté, pièce par pièce, par l'artiste? « *C'est un objet important: c'est avec lui que mon père a tué ma mère.* » L'artiste nous quitte, blagueur et sautillant. On songe à un feu follet charnel, à un lutin très aérien. Mais on le retrouve aussitôt, démultiplié en huit avatars dans une orgie cachée aux yeux sensibles par une cloison: *Oh Charley Charley Charley* ou huit fois Charles Ray échouant à faire l'amour avec lui-même dans un hommage au *Baiser* de Brancusi ou aux «machines célibataires» de Duchamp. Car les corps de ces statues-mannequins, dont les cheveux paraissent réels, ne s'emboîtent pas. Ils ne se touchent même pas. Le *spacer* a encore frappé. « *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie* », disait Pascal? Charles Ray, lui, n'en a pas peur: il en joue, aussi passionnément que cet autre petit garçon sculpté anime sa *New Beetle* miniature, à la Bourse de Commerce, sous l'œil grand ouvert du ciel qui le contemple par la verrière de la coupole. Un jeu, la vie ■